

lui et le consultait, Dübner choisissait ses amis de cœur ; il en comptait peu : mais il en avait plus encore qu'on n'en voit aujourd'hui réunis et venus pour le saluer et l'honorer sur ce tombeau.

« Mort il y a juste un an, le 13 octobre 1867, Dübner n'avait pas accompli sa 65e année : à ne voir que sa vie saine et son apparence robuste, de longs jours lui semblaient encore promis. Heureux après tout, heureux homme, pourrions-nous dire, qui a consacré toute sa vie à d'innocents travaux, payés par de si intimes jouissances ; qui a approfondi ces belles choses que d'autres elleurent ; qui n'a pas été comme ceux (et j'en ai connu) qui se sentent privés et sévres de ce qu'ils aiment et qu'ils admettent le plus : car, ainsi que l'a dit Pindare, « c'est la plus grande amertume à qui apprécie les belles choses d'avoir le pied dehors par nécessité. » Lui, l'heureux Dübner, il était dedans, il avait les deux pieds dans la double Antiquité, il y habitait nuit et jour ; il savait le sens et la nuance et l'âge de chaque mot, l'histoire du goût lui-même ; il était comme le secrétaire des plus beaux génies, des plus purs écrivains ; il a comme assisté à la naissance, à l'expression de leurs pensées dans les plus belles des langues ; il a récrit sous leur dictée leurs plus parfaits ouvrages ; il avait la douce et secrète satisfaction de sentir qu'il leur rendait à tout instant, par sa fidélité et sa sagacité à les comprendre, d'humbles et obscurs services, bien essentiels pourtant ; qu'il les vengeait sans bruit de bien des injures qu'il réparait à leur égard de longs affronts. Placé entre deux grandes nations rivales qu'il eût voulu concilier dans les choses de l'intelligence, il a échappé à nos disputes du jour, à nos conflits, à nos misères ; il a eu les plus illustres et les plus charmants des morts pour contemporains et pour hôtes assidus ; heureux homme, dans ses dernières années du moins, à la fois rustique et attique, il jouissait de son jardin, envoyait à ses amis en présent des fruits à faire envie à Alcibiade, et il possédait son Homère comme Aristarque.

« Qu'il repose en paix dans la sépulture du lieu riant où il est mort sans vieillir, où il a vécu ! » — *Moniteur Universel.*

PÉDAGOGIE.

Discipline.—Conduite de l'École

SECTION PREMIÈRE.

Principes généraux sur la discipline.—Moyens d'établir l'autorité.

Un instituteur pourra être pénétré des principes de l'enseignement, connaître les meilleures règles à suivre, les méthodes les mieux justifiées par l'expérience, avoir acquis d'une manière aussi complète que possible l'instruction qu'il doit transmettre aux autres, avoir classé avec discernement les élèves et organisé heureusement les diverses études, se mettre à l'œuvre avec les intentions les plus pures et les plus éclairées ; et cependant, il verra tous ses efforts frappés de stérilité, s'il ne remplit pas une dernière condition, s'il ne sait pas obliger ses élèves à recevoir la direction qu'il leur imprime, à suivre sans la troubler la marche régulière de l'école, à respecter l'ordre établi, à profiter et à laisser profiter les autres des leçons qui sont données à tous ; en un mot, s'il ne sait pas maintenir la discipline.

Le bon ordre est ce qu'il faut avant tout obtenir dans l'école, et pour le soulagement du maître, et pour l'efficacité de l'enseignement, et aussi pour le bien-être moral des enfants. Le défaut d'ordre est le vice capital d'un grand nombre d'écoles. C'est donc une grave méprise que de voir dans l'instruction le premier but que l'on ait à atteindre. Il faut songer aux moyens de faire naître l'amour de l'ordre, de l'obéissance et de la régularité, tout autant qu'à la manière de donner l'instruction ; car la discipline elle-même est le premier de tous les auxiliaires du progrès intellectuel et moral. Tout être intelligent voit et sent la beauté de l'ordre ; les enfants, sous ce rapport, sont organisés comme les hommes. Il ne s'agit que de cultiver, de développer en eux un sentiment qui certainement est naturel.

« Ce dont nous devons être bien persuadés d'abord, c'est qu'il

n'y a pas de discipline possible pour de mauvais maîtres. Enseignez mal, dites des choses qui surpassent l'intelligence de vos élèves, expliquez-vous d'une manière obscure et défectueuse, laissez apercevoir que vous parlez à tort et à travers, et vous provoquez un esprit d'insubordination qu'aucun châtement ne saurait réprimer (1). » Au contraire, il n'y a pas de meilleur secret pour garder la discipline que de donner une instruction claire, animée, intéressante. Si vous parvenez à attacher vos élèves à l'étude, à leur faire aimer vos leçons, à tempérer ce qu'elles peuvent avoir d'aride et de difficile par des explications, des développements à la fois agréables et utiles, la police se fera presque d'elle-même dans votre école, disons mieux, le maître n'aura pas besoin de police, où les élèves n'auront point envie de faire mal.

Mais peut-on espérer avoir toujours au plus haut degré l'art si difficile de plaire en instruisant ! Et d'ailleurs peut-on se dissimuler que tout le zèle, tout le savoir-faire du maître aura constamment à attaquer la légèreté de presque tous les enfants, la paresse de plusieurs, la mauvaise volonté de quelques-uns ?

Qu'il ne se borne donc pas à un seul moyen d'influence ; mais qu'il appelle à lui toutes les ressources que peuvent lui fournir sa position et son caractère. Avant tout, qu'il s'efforce de se concilier l'amour et le respect des élèves, afin que ces deux sentiments réunis soient pour lui le fondement d'un haut et inébranlable ascendant. Dans un temps comme le nôtre, où toute autorité supérieure semble chanceler et s'ébranler dans sa base, il faut que ce soit par l'autorité que le maître règle la conduite de l'école.

C'est une idée fautive en théorie, dangereuse en pratique, que de s'imaginer que les enfants doivent être menés sans l'autorité, par la seule persuasion morale. Sans doute, il est bon quelquefois de substituer des explications à des ordres précis ; mais il faut que les enfants sachent qu'il y a une autorité qu'ils doivent accepter, même quand ils n'en verraient pas les motifs. Jamais une éducation ne sera complètement bonne, quand elle n'aura pas eu pour résultat d'enseigner aux enfants à se soumettre au pouvoir, sans autre raison sinon que c'est le pouvoir. « Il y a des moments dans le cours d'une éducation, et même dans tout le cours de la vie, où le délai qu'exigent les raisonnements suffiraient seuls pour nous faire tomber dans le danger que nous voudrions éviter, et où il est indispensable que nous cédions à l'autorité sans faire une remarque (2). » Que l'on se souvienne bien au reste qu'il n'est pas nécessaire que le pouvoir se déploie toujours avec un grand appareil. « Il n'est pas détruit par cela seul qu'il ne se manifeste pas. Le gouvernement a d'immenses magasins d'armes, il a de nombreuses armées ; mais il n'en fait pas constamment usage pour obtenir l'obéissance. Un de ses agents va vous demander le paiement d'une contribution : il ne porte pas d'armes, il n'a pas de troupe à sa suite. Il se présente à vous avec politesse et civilité. Mais vous savez que si vous vous refusez à ses justes réclamations, que si vous persistez dans votre refus, la force publique agira contre vous avec sa puissante énergie. Tel doit être le caractère de tout gouvernement ; tels sont les principes d'après lesquels un maître doit se conduire. Il aura des manières douces et polies ; dans ses relations avec ses élèves, il ne prendra pas l'air et le langage d'une sèche autorité, mais de la persuasion bienveillante. Toutefois, il doit conserver un ascendant capable de soutenir au besoin cette conduite, ou bien il ne réussira à rien, pas même à gagner le cœur de ses élèves. Et la raison en est évidente : d'abord, l'homme qui n'a pas sur ses élèves un droit de direction plein et entier, perd son temps et fatigue en vain son esprit à chercher les moyens d'établir une discipline passable ; ensuite, celui qui s'expose à voir son autorité sans cesse contestée, arrêtée ou insultée, doit perdre toute son influence morale par les désastreux effets d'inévitables impatiences. Pour faire du bien aux enfants, il faut avoir l'esprit calme et maître de lui-même, surtout quand il s'agit non pas

(1) M. Matter

(2) Woodbridge.